

Les moyens de l'art pour sensibiliser les publics aux questions environnementales : l'exemple des arts vivants

Raphaël Hauser

Quelques éléments de réflexion supplémentaires, concernant notamment l'éco-éthique en art ...

ANNEXES

A. Dans les arts de la scène

1. Les matériaux

Nous évoquons le théâtre du Peuple, ou théâtre de la forêt, dans la ville de Bussang à 620m d'altitude dans les Vosges. Un bâtiment fait exclusivement de planches et rondins de bois (sapin, bouleau, et autres essences locales) réconciliant la nature et les humains. La scène, espace de la fiction, espace *a priori* humain, est investie par la nature, laquelle n'est plus là pour faire décor ou toile de fond, puisqu'elle devient actrice quoique muette. La nature agit au lieu d'être agie comme elle l'était dans les dramaturgies classiques. La forêt de Bussang devient une entité vivante à part entière, devenant le point de fuite de l'intrigue aussi bien que du regard du spectateur.

Mais l'usage de matériaux naturels, quand ce n'est pas la nature elle-même qui se donne à voir, ne s'arrête pas là.

De plus en plus de praticiens et artisans de la scène cherchent à combiner leur art avec des convictions écologiques. Le regretté Peter Brook¹ rappelle dans *L'espace vide* qu'un théâtre responsable exige une réduction de moyens, avec une faveur accordée aux matériaux de récupération (par exemple, toutes les briques, planches et toiles ... qui étaient présents aux Bouffes du Nord en ruine, quand il décida de rénover le bâtiment dans les années 1970 pour y installer son théâtre). Il emploie l'image célèbre de la charrette : il faut penser un spectacle de telle sorte que tous ses éléments de décor et de régie peuvent tenir dans une petite charrette !² Sinon, c'est la preuve accablante d'un théâtre qui cherche grossièrement le spectaculaire et qui n'a aucun souci des questions environnementales pas plus que de l'éthique du comédien, qui est censé faire beaucoup avec peu de moyens, en passant par le détour de l'imagination (la sienne et celle du public).³

¹ Immense metteur en scène anglais qui nous a quitté le 2 juillet dernier, à l'âge de 97ans.

² La charrette devient camionnette chez Milo Rau. Voir la huitième mesure du manifeste de Gand : « Le volume total de la scénographie ne doit pas dépasser 20 mètres cubes, c'est-à-dire qu'il doit pouvoir être contenu dans une camionnette qui peut être conduite avec un permis de conduire normal. »

³ Zoé Brioude, élève à l'ENS et ancienne présidente de l'association Aparté, achève l'an prochain sa thèse sur l'éco-éthique au théâtre.

Philippe Quesne est le digne héritier de cette éco-éthique théâtrale, lui qui pendant longtemps a construit des spectacles avec des objets de récupération, recyclés, avec un impact carbone minimal. Dans *Farm Fatale*, mentionnons le cochon en carton-pâte, la paille, les masques en tissu (tradition munichoise), les pancartes en carton (« No nature, no future »), etc. En fait, il s'agit d'assumer un théâtre humble, qui n'est pas le fruit d'une lourde ingénierie mais d'un bricolage, dans le goût de ce que peut faire François Tanguy et le *Théâtre du Radeau*. C'est aussi cela, le geste crucial qu'opère le théâtre postdramatique : celui d'un décentrement, d'un refus de l'anthropocentrisme et, partant, d'une promotion d'un art opérant à petite échelle, près du sol et de la nature.

De même chez Baro d'Evel, le diptique *Là sur la falaise* emploie des matériaux organiques et minéraux : les falaises à cour et à jardin sont en argile naturel, simplement retenu par une armature métallique. Les interprètes ont pour unique accessoire des matériaux qu'on trouve dans la nature : de la craie, de l'encre de seiche, etc. L'idée est d'écrire dans l'espace un monde possible, où la nature quelle qu'elle soit n'est pas menacée, ni les champs, ni les grottes, ni les clairières. La nature respire et c'est la condition nécessaire pour que le vivant advienne sur scène, humain et non-humain.

A l'ère de l'anthropocène et du théâtre postdramatique⁴, l'espace scénique doit être d'abord investi par le règne organique (animal, végétal, minéral). Qu'on pense à la dernière création de Philippe Quesne, *Cosmic Drama*, dans laquelle des astronautes doivent « réenchanter » les astéroïdes mourants dans l'espace, en prenant au mot Pythagore et sa « musique des astres » ... Qu'on pense également aux installations et happenings de Clédat et Petitpierre, comme *Ermitologie* qui met en scène sur un damier géant une poussière géante, esquissant un ballet singulier avec une Vénus stéatopyge, un oiseau-lapin télécommandé, une statue de Giacometti ...

2. L'écopoétique

Julie Sermon est l'une des premières à interroger l'écopoétique dans les arts vivants en France. Si le phénomène est plus ancien en Amérique du Nord grâce notamment aux apports des dramaturges autochtones (cris, inuktituts, ...) ⁵, ce n'est que très récemment qu'elle a fait irruption sur la scène contemporaine française. Sous cette bannière sont rassemblés des praticiens aussi différents que Philippe Quesne, Frédéric Ferrer, Tim Spooner ou Benjamin Abitan. Ils ont en commun « *ou bien d'affirmer un décentrement vis-à-vis de l'anthropocentrisme qui caractérise en principe le théâtre, ou bien de chercher à faire un pas de côté par rapport à l'histoire et à l'état actuels de la planète.* » ⁶. Ou comme le dit explicitement Philippe Quesne : « *J'aime mettre en scène des mondes possibles, des espaces utopiques ou dystopiques dans lesquels on pourrait vivre des alternatives poétiques.* » ; « *[Ce sont] des sortes de quêtes écologiques que je tente de déployer sur les plateaux de théâtres.* » ;

⁴ Hans-Thies Lehmann, *Le théâtre postdramatique* (2002)

⁵ Pensons par exemple à Yves Sioui-Durand qui, dans *le Porteur des peines du monde* (1985), donne la parole à la Terre à travers l'homme-oiseau. Lire à ce sujet le magnifique prologue sur le déracinement dont ont souffert les populations autochtones et le lien qu'il faut impérativement restaurer avec la nature au théâtre.

⁶ Théâtre Public, n°229, p5 dans l'article de Julie Sermon « les imaginaires écologiques de la scène actuelle : récits, formes, affects »

« Comment habiter enfin cette terre ? Est-ce que notre place est ici, dessous, dessus, dans le cosmos, sous terre, dans des endroits inexplorés ? Comment inventer des mondes multi-spécifiques et en assumer les métamorphoses perpétuelles ? » ; « Le théâtre est un camp d'entraînement de la catastrophe. »⁷ Nous pouvons enfin nous reporter à cette formule heureuse du poète Rainer Maria Rilke, citée dans *Farm Fatale* : « Notre tâche est de mémoriser cette terre temporaire et dégradée si profondément et si passionnément que sa nature est invisiblement ressuscitée en nous. Nous sommes les abeilles de l'invisible. »

- Voir aussi : *Le Théâtre des négociations* (2015) ; *La Nuit des Taupes* (2016) ; *Crash Park* (2018) ; *Le Chant de la Terre*, d'après Mahler (2022) ; *Cosmic Drama* (2022)

« Il est impératif de réinventer de nouveaux imaginaires. C'est la réinvention de nouvelles fictions, plus émancipatrices, égalitaires, capables de donner à voir des corps et des vies qu'on ne voit pas, qui nous sauve des affres dans lesquelles on peut tomber tête baissée. »

Entretien avec Barbara Métais-Chastanier, dramaturge de plateau (propos recueillis le 27 février 2020)

- Site officiel de la compagnie : <https://barodevel.com>
Voir les trailers de « Là » et « Falaise »

3. Militantisme écologique

Les discours militants envahissent les médias mais se retrouvent aussi dans les arts. Sans juger ce phénomène⁸, on peut tout au moins constater son étendue : rares sont les pièces et spectacles d'aujourd'hui qui ne sont pas en prise, d'une manière ou d'une autre, avec les questionnements écologiques, et qui ne portent pas de discours de sensibilisation à écologie. Parfois une simple tirade incidente (Wajdi Mouawad, *Racine carrée du verbe être*), parfois le sujet même de toute la pièce (Guy Cassiers, *Tirésias*). Pour certains, c'est une opportunité de rameuter les foules et de faire salle comble à moindre coût ; pour d'autres, c'est une affaire sérieuse, une conviction et une responsabilité. Les pétitions et les manifestes, qu'on se passe entre artistes, sont légion dans le débat sur les questions environnementales.

Citons ici le récent manifeste de Climate LENS (2019) :

« CLIMATE LENS EST UN RÉSEAU DE CRÉATEURS DE THÉÂTRE ET D'ACTEURS DU MONDE DE LA CULTURE QUI S'EFFORCENT DE METTRE EN PLACE UNE APPROCHE IMAGINATIVE ET ÉTENDUE DES PHÉNOMÈNES DE CHAOS CLIMATIQUE, ET QUI SONT À LA RECHERCHE DE

⁷ Entretien sur *Farm Fatale* : « Dans les coulisses avec Philippe Quesne | Spectacles vivants | Centre Pompidou » : <https://www.youtube.com/watch?v=2vJhbXUsTmQ>

⁸ Laissons à d'autres le soin de le faire : Olivier Neveux par exemple, dans son ouvrage *Contre le théâtre politique* (2019), qui regrette l'impératif politique qui pèse sur le théâtre public contemporain, lequel doit à tout prix être engagé s'il veut remplir les salles ou simplement trouver des financements et subventions ...

NOUVELLES PERSPECTIVES QUI INCLUENT ET DÉPASSENT LES QUESTIONS POLITIQUES, AINSI QUE L'EXPRESSION DE L'ENGAGEMENT, DE LA PEUR, DE LA COLÈRE ET DU DÉSESPOIR. »

Avec un échantillon de mesures significatives : « *Occupez la science. Aimez les faits. Enrichissez le théâtre de la nomenclature des sciences exactes et naturelles* » (2) ; « *Prenez tous les animaux au sérieux, et pas seulement les humains. Mais aussi les plantes, y compris les mauvaises herbes, les orties, la ciguë... Et les minéraux, les roches, les courants de toutes sortes, les nuages, les vents, et autres forces atmosphériques. Et les bactéries. Surtout les bactéries* » (8) ; « *Décomposez l'humain. Qui mène l'économie du carbone ? Qui en profite ? Qui en souffre ?* » (9) ; « *Ne vous souciez pas de l'empathie. La sympathie est tout ce dont vous avez besoin. Ressentir pour les autres est aussi puissant – et moins anthropocentrique – que ressentir avec les autres.* » (10) ; « *Dé-sentimentalisez la « Nature. » Gardez le respect, oubliez le « Wouaou !!!! » Explorez de nouvelles voies affectives vers le non-humain, au-delà de la tristesse, de la culpabilité et de la peur. Invitez l'humour, la colère, la joie, l'ironie, le sarcasme...* » (11) ; « *La biologie plutôt que la psychologie, la géologie plutôt que la sociologie, la vie des créatures plutôt que les styles de vie.* » (14) et « *Créez des théâtres de la vie des espèces ; remplissez la scène de la Terre* » (16).

Mentionnons également le Manifeste de Gand (2018) de Milo Rau, le maître du théâtre documentaire en Europe :

« *Un: Il ne s'agit plus seulement de dépeindre le monde. Il s'agit de le changer. Le but n'est pas de représenter le réel, mais de rendre la représentation elle-même réelle.* » ; « *Sept : ... les animaux sont les bienvenus.* » ; ...

On a vu, avec l'exemple de Frédéric Ferrer, que le discours politique a droit à toutes les armes : les statistiques, les PowerPoint, mais aussi l'humour, la dérision, la complicité avec le public. Ce geste n'est pas sans risque, à une époque où on se méfie justement des discours assénés par des figures dites d'autorité au plus grand nombre, profitant de la large diffusion qu'offre les nouveaux médias, sans être nécessairement justes ou bien intentionnés. Le postdramatique, rappelons-le, coïncide aussi avec l'ère de la post-vérité et des *fake news*.

- Bande-annonce de *Borderline(s) : Investigations #1* : https://www.youtube.com/watch?v=gr_AyjegZd8

Light Bird, Compagnie Le Guetteur (2015) chorégraphie : Luc Petton



B. Dans les autres arts

1. En sculpture :

Le vivant n'est plus pris comme modèle parce qu'il est la manifestation de la perfection divine, mais parce qu'en lui vibre une altérité insoluble, irréductible, étrange et inquiétante. Si le sculpteur ou la sculptrice décide de s'y confronter, c'est donc pour retrouver un contact sensible et tactile avec d'autres existences, d'autres individus non-humains. A nouveau, on constate un refus net et sans retour de l'anthropocentrisme ancien. Comme dans le postdramatique, l'art se fait le témoin d'une crise des idéologies et des valeurs, d'un humain dispersé, éclaté (souvenir des guerres mondiales ...). Les Lumières sont relues comme une utopie de la perfectibilité humaine, dont nous sommes revenus, depuis les camps de la mort, la bombe nucléaire et la certitude que l'homme est capable des pires horreurs. On décide d'abattre définitivement l'humanisme, la croyance ancienne d'une raison toute puissante qui vaincra l'ignorance.

Trois exemples d'œuvres que je vous recommande chaudement :

- a) Germaine Richier, élève du très célèbre Bourdelle (lequel a été l'assistant de Rodin avant de fonder son propre atelier et sa propre école), est de la même génération que Giacometti. Après la Seconde Guerre Mondiale, elle décide de raconter la destruction dont l'homme est responsable sous toutes les modalités possibles : destruction de l'homme par l'homme et destruction de la nature par l'homme. Elle fait d'une pierre deux coups avec ses extraordinaires « êtres hybrides », série de statues en ronde-bosse commencée en 1946, qui fond le vivant humain et non-humain dans un même bronze cabossé et évidé. L'effet est glaçant et invite à reconsidérer l'altérité animale et végétale. Ci-dessous : la *Mante religieuse* (1946) et le *Berger des landes* (1951)



- b) Louise Bourgeois se concentre sur les figures arachnides, qui concentrent graphiquement les peurs les plus profondes de l'humanité, et qui fait parler son inconscient, bien malgré elle. Le choix de sculptures monumentales montre assez combien l'être humain doit, pour la sculptrice, apprivoiser ses peurs premières et faire société avec le vivant, qu'il soit petit ou grand. L'idée est aussi de renverser les échelles et de mettre le spectateur dans une situation semblable à l'araignée, c'est-à-dire à côté d'un vivant bien plus grand que lui. Ci-dessous : *Maman* (1999) à Londres.



- c) Gérard Garouste travaille l'organique, le viscéral, l'animal, bref ce que l'on cache habituellement, au nom d'une pudeur toute conventionnelle, et cherche par ce moyen à redonner une place au vivant non-humain dans notre quotidien, et surtout dans les galeries d'art, où règne d'ordinaire l'artifice et le propre. Ci-contre : *Sainte-Anne* (-)



2. Au cinéma :

Je ne reviens pas ici sur les innombrables films documentaires, souvent de très bonne facture, qui mettent en avant les enjeux écologiques au moyen de nombreux procédés de narration (art du *storytelling*) et de captation (plans au drone, résolution très précise de l'image 4K ou 8K, élégance des cadrages, alternance des focales, sons enregistrés en Dolby Digital ...). Ces films s'adressent à un public large et non-averti mais, de fait, font des entrées très minces au box-office parce que peu distribués dans les cinémas de France et de Navarre - coup de poker trop dangereux pour les petites salles de province – ; ils ne mobilisent en fin de compte qu'un public déjà convaincu et connaisseur.

La vraie question est alors celle de savoir si la sensibilisation aux enjeux environnementaux apparaît dans des œuvres de fiction grand public. La réponse est sans appel : oui, de plus en plus. L'impulsion est cette fois-ci donnée par l'industrie cinématographique d'Asie de l'Est, et en particulier la Corée et le Japon.

Deux exemples, dans des esthétiques radicalement différentes :

Pompoko (1994), film d'animation japonais du Studio Ghibli signé Isao Takahata, qui rend compte des phénomènes massifs d'urbanisation, de déforestation, de déracinement des traditions ancestrales qui touchent le Japon des années 1960, surtout dans la région de Tokyo. Conséquence tragique de cette métamorphose du paysage : la chasse des tanuki, rongeurs imaginaires délogés de leurs habitats naturels, et qui décident de se mobiliser pour mettre un terme aux chantiers qui détruisent leur espace vital, en faisant appel à leurs forces magiques de métamorphose ...



Okja (2017), film d'anticipation en live-action sud-coréen signé Bong Joon-ho, qui traite de la question du bien-être animal, à partir du cas d'un cochon génétiquement modifié, cloné à l'infini pour nourrir les hommes, et abattu à la chaîne dans des abattoirs infâmes dans le plus grand secret. Le film ouvertement marxiste est récompensé à Cannes et célébré unanimement par la critique. Etienne Sorin dans le Figaro remarque avec quelle virtuosité Bong Joon-ho fait tenir ensemble « le film de monstre, la fable écologique et la satire anticapitaliste. » (article du 27 juin 2017).



De nombreux autres exemples pourraient être mentionnés. Mais pour éviter un effet de saturation, voici simplement quelques recommandations, quelques pistes supplémentaires, dans des registres très variés :

3. En musique :

Dans le répertoire de la musique savante du XXe siècle :

- Charles Ives, *the Unanswered Question*
- Olivier Messiaen, *Le Merle Noir + Réveil des oiseaux + oiseaux exotiques + catalogue d'oiseaux + la fauvette des jardins + petites esquisses d'oiseaux + un vitrail et des oiseaux*
- Iannis Xenakis, *Diamorphoses* (cf article)

Dans la chanson pop et la variété actuelle⁹ :

- Jean Ferrat, *La montagne*
- Barbara Pravi, album *Racines + Prière au soleil + Prière aux oiseaux + Prière au Printemps*
- Pomme, *A perte de vue + Les Séquoias*
- Les Goguettes en trio (mais à quatre), *Happy collapse !* [chanson satirique]

4. Dans les jeux vidéo :

- Civilization VI
- Beyond blue
- Plasticity
- Ending – Extinction is forever

5. Dans la photographie

- Œuvre de Sebastiao Salgado
- Œuvre de Mário Macilau
- À l'occasion de la COP21, une exposition fut organisée à Lille autour de dix photographies (Klara Beck, Antoine Bruy, Cyrus Cornut, Charles Delcourt, Tim Franco, Lek Kiatsirikajorn, Olivia Lavergne, Simon Norfolk, Nyani Quarmyne, Sébastien Tixier ...) sur le thème du réchauffement climatique. Livre publié : « Une poignée de degrés »

⁹ Il faudrait aussi se reporter à la pop anglo-saxonne, prolifique en la matière